

en 1832 dans la province ecclésiastique à l'administration de laquelle il devait être appelé 8 ans plus tard. Raconter sa vie, ce serait faire le récit de tous les dévouements, de toutes les misères, de toutes les persécutions qui, dès 1839, ont ému de pitié le Souverain Pontife, et lui ont fait appeler sur les épreuves de l'Eglise annamite les plus ferventes prières de l'univers catholique.

Mgr. Retord, disait récemment un journal, est mort poursuivi et traqué dans les forêts par ses persécuteurs ; il est mort après avoir erré longtemps, sans autre nourriture que l'herbe des champs, sans autre breuvage que l'eau fangeuse de quelques rizières perdues dans les montagnes ; il est mort, vaincu non par les privations et les périls qui l'entouraient de toutes parts, mais terrassé par la maladie qui, en épuisant ses forces, vint le clouer sur le sol où il expira, éprouvant à la fois toutes les tortures d'un mal sans remède et toutes les angoisses d'une agonie solitaire.

L'ère des martyrs, ouverte il y a 18 siècles, n'est pas encore fermée ; ils portent devant le monde le témoignage de sang pour la vérité catholique.

Lecture sur la St. Barthelemi, par M. Louis

Pare, Membre du Cercle Littéraire, le

6 Avril 1858.

1

MESSIEURS,

Avant d'aborder le sujet sur lequel je dois avoir l'honneur de vous entretenir ce soir, il est bon de faire un peu d'histoire rétrospective, de relater les événements qui avaient précédé cette lamentable catastrophe de la St. Barthélemi, afin de démontrer que l'Eglise n'y prit aucune part ; que là comme partout, elle eut toujours en horreur l'effusion du sang, qu'elle ne peut être aucunement responsable des égarements d'une multitude excitée par les passions ; et qu'à l'exemple de son divin auteur, elle ne sait que prier pour ses persécuteurs, parce que trop souvent encore ils ignorent ce qu'ils font.

Les hérésies sont la preuve la plus invincible de la vérité de l'Evangile ; elles éprouvent l'Eglise sans jamais la ternir de leur souffle impur. Elles sont en un sens, nécessaires à sa gloire, car elles sont, une nécessité de plus pour les ministres du Seigneur, de conserver intact et avec une sainte jalousie, le précieux dépôt de la foi. Il est vrai que vers l'époque où Luther prêcha sa prétendue réforme, les troubles politiques qui avaient bouleversé et fait trembler l'Europe sur sa base, avaient également introduit quelques abus dans la discipline ecclésiastique. Luther, au lieu de se borner à faire des représentations justes et fondées, envenima le mal par des procédés inspirés par l'orgueil. On sait que le motif qui l'anima fut l'irritation qu'il éprouva en voyant la prédication des indulgences confiée à un ordre religieux, autre que celui dont il faisait lui-même partie. Une fois engagé dans cette malheureuse voie, il ne sut plus reculer.

Il attaqua donc d'abord la doctrine même des indulgences, puis bientôt après, les autres dogmes de

la foi qu'il nia tous successivement. Enfin il se fit l'auteur d'un système de foi, lequel consiste à autoriser chacun individuellement à se créer une religion par la simple lecture de la Bible, interprétée selon ses caprices personnels et variables ; ce système favorable à l'orgueil et à tous les caprices des passions, se répandit dans le sein des masses ignorantes et corrompues. Parmi les grands, et même parmi les princes s'empressèrent d'embrasser une religion, qui leur permettait le pillage de toutes les institutions religieuses, la confiscation des biens temporels de l'église pour satisfaire leur vanité, leurs débauches, leur concupiscence ; aussi, forts de ce droit que leur offrait le nouvel apôtre, ce novateur traître à la religion, et coupable d'une triple félonie, ils firent main basse sur tous les biens ecclésiastiques, brûlèrent et démolirent les églises et les monastères enrichis de dotations pour les pauvres et les malheureux. Bientôt poussant à bout les conséquences de l'épouvantable logique de Luther, et de ses lois écrites en lettres de feu et de sang, ils massacrèrent les prêtres et les religieuses, brisèrent les croix et les images, pillèrent les vases sacrés, en un mot, commirent partout les plus affreux sacrilèges, et afin d'arrêter les réclamations du peuple catholique, Luther et ses disciples convinrent d'accuser notre sainte religion de stupidité et d'idolâtrie.

Là-dessus, ils déclarèrent les orthodoxes hors la loi, incapables de succéder, d'acquiescer, de tester, d'exercer la moindre fonction sociale, ils leur refusèrent même le droit de citoyens. Le parti réformiste ne s'arrêta pas là ; il se porta à des excès bien plus déplorable encore, il refusa l'eau, l'air et le feu à ceux qui, catholiques la veille, ne se trouvaient pas suffisamment convertis à la religion de Luther le lendemain. L'histoire fait mention de la courageuse résistance des infortunés Dalécarliens, qui, traqués au fond de leurs mines, versèrent leur sang pour demeurer fidèles à la vieille foi de leurs ancêtres. Les apôtres protestants, et notamment Luther, applaudirent par leurs discours et leurs écrits au massacre de ces malheureux. Non contents d'exercer dans leurs pays cette étrange manière d'apostolat, ces convertisseurs d'une nouvelle espèce, étendirent chez leurs voisins leur zèle déprédateur, libertin, et incendiaire.

Telle fut la religion de Luther, cette religion que l'on voulait imposer à la France, œuvre des passions humaines ; œuvre de pillage et de violence.

Depuis la révolte de Luther qui eut lieu sous le règne de François Ier, jusqu'à l'avènement de François II au trône, le protestantisme s'était déjà signalé sur le territoire français, par le siège de St. Quentin, où l'armée française, sous les ordres du vieux Connétable Anne de Montmorency, fut entièrement détruite par l'armée protestante, commandée par l'Amiral de Coligny. Ici, comme partout ailleurs, le clergé de St. Quentin fit preuve d'un dévouement sans bornes : il aima mieux abandonner la jouissance de ses bénéfices, que demeurer dans une ville où l'armée ennemie lui imposait, (comme condition libérale et généreuse, suivant elle,) de ne pas prier Dieu publiquement pour le bonheur de son pays.

Henri II, plus sincèrement attaché à la religion que François Ier, parut s'inquiéter un instant de l'influence qu'exerçaient déjà les protestants ; il voulut par des édits, les retenir dans de justes bornes, mais il était trop tard. Enhardis par la faveur d'un parlement dans lequel ils comptaient déjà de nombreux partisans, ils n'en devinrent que plus audacieux. Plu-